
C'est le mien aussi, criait la femme du per-
ruquier. Si j'avais su cela, je ne serais pas
venue ici.»

Recueilli en Haute-Bretagne en 1879.

Cf. dans les Contes secrets traduits du russe: La
Femme rusée no. LXV, et Jean Catornoix conte
picard p. 339 des *Κοιμητάδια*, t. 1. Ce thème était du
reste très-populaire au Moyen-Age.

XIII

LE GARDEUR DE LIÈVRES

IL Y AVAIT une fois un Roi dont la fille
était en âge d'être mariée. Il fit pu-
blier au son du tambour qu'il donnerait la
princesse en mariage à celui qui apporterait
au château les plus belles pommes d'orange.
Une bonne femme qui avait des oranges
dans son jardin en cueillit trois des plus
belles qui se pussent voir, les mit dans un
panier et dit à son fils aîné de les porter
au château. C'était un garçon grand et fort,
qui ne craignait personne, mais qui avait
l'habitude de parler aux gens comme à ses
chevaux, c'est à dire avec peu de politesse.

A quelque distance de la ferme, il rencontra une vieille chercheuse de pain qui marchait péniblement en s'appuyant sur un bâton; en entendant le pas délibéré du jeune gars, elle se retourna et lui dit: «Que portez-vous dans ce panier? — Des patates, la vieille. — Hé bien! je souhaite qu'elles soient de la plus belle espèce qu'on ait jamais vue.» Quand le gars découvrit son panier en présence du roi, au lieu de contenir des pommes d'orange, il était rempli de pommes de terre. «Va t'en, insolent, s'écria le Roi; ce que tu m'apportes est à peine bon pour mes cochons.» Le garçon s'enfuit en toute hâte, et il se garda bien de raconter sa mésaventure à sa mère; il dit seulement qu'on n'avait pas voulu le laisser entrer. Le lendemain, la bonne femme cueillit encore des pommes d'orange, et dit à son second fils de les porter au château, et d'avoir soin d'être bien poli en y entrant; car elle pensait que c'était la grossièreté et l'insolence de son aîné qui l'avaient empêché de réussir. Il rencontra à son tour la vieille qui lui demanda ce qu'il avait dans son panier. «Des œufs de coucou, répondit-il en se moquant. — Amen, dit la pauvre.» Quand le Roi ouvrit le panier, et qu'il le vit rempli des

œufs de cet oiseau de mauvais présage, il se coléra encore plus que la veille, et ordonna à ses domestiques de mettre à la porte celui qui osait ainsi se moquer de son seigneur. Les gens du château ne se le firent pas dire deux fois, et le malheureux garçon revint à la maison, les habits en désordre, tout éclopé et tout penaud.

Il y avait à la ferme un troisième enfant qui était tout petit et n'avait point la grosse santé de ses frères ; mais il était fin comme la pointe d'une aiguille, et son bon caractère le faisait aimer de tout le monde. Il pensa que ses aînés avaient fait quelque sottise, et il se promit de se conduire de manière à parvenir sans encombre jusqu'au roi. Il prit ses habits des dimanches, et demanda à sa mère la permission d'aller porter au roi des pommes d'orange. Elle refusa d'abord de lui en cueillir, en lui disant que ses frères avaient mal réussi, mais il la supplia tellement, il fut si câlin et si boudet, qu'elle finit par lui donner de belles pommes d'oranges, et il partit avec son petit panier au bras. Il trouva aussi la vieille mendiante qui lui dit : « Bonjour, mon jeune gars : que portes-tu dans ton panier ? — Des pommes d'oranges pour épouser la fille du roi. — Tu

voudrais donc bien te marier avec la princesse? — Ah! oui, car je serais riche, et je pourrais faire du bien à ma mère sur ses vieux jours. — Hé bien! si le souhait d'une pauvre vieille peut t'être utile, je désire que tes oranges soient les plus belles qu'on ait jamais vues.» Les domestiques du château ne voulurent point d'abord le laisser entrer; car ils pensaient que le roi serait très-irrité si on lui jouait encore une farce; mais le jeune gars leur parla d'un ton si doux et si poli, qu'ils allèrent demander au monarque s'il voulait voir les pommes d'oranges qu'on lui apportait. «J'y consens, dit-il; mais si ce garçon a l'audace de vouloir me tromper, et se moquer de moi comme les autres, il sera pendu.» Ses oranges furent trouvées belles et chacun se récriait sur leur grosseur et leur bonne mine. Mais quand la princesse vit ce petit garçon maigriot et assez mal vêtu, elle refusa de l'épouser, et dit à son père de chercher un prétexte pour éluder sa promesse. «Tu veux épouser ma fille, dit le Roi; mais auparavant il faut que tu subisses une épreuve. Tu vas aller dans la forêt avec un lièvre; tu le garderas pendant trois jours, en ayant soin de le ramener ici tous les soirs, et le troisième

jour, il faudra que tu rapportes une panerée de vérités.

* * *

On lâcha le lièvre à la lisière de la forêt, et il s'enfuit à toutes jambes: le petit gars s'assit sur une pierre, et il se mit à pleurer. Comme il s'essuyait les yeux il vit devant lui la bonne femme qui lui demanda pourquoi il était affligé. «Ah! dit-il j'ai porté les pommes d'oranges au roi; mais on n'a pas voulu me donner la princesse, à moins que je ne puisse garder pendant trois jours un lièvre. Et comment le pourrai-je, puisqu'il vient de s'échapper sitôt qu'il a été lâché! — Tiens, petit gars, voici une baguette: quand tu voudras que le lièvre revienne à toi, tu en frapperas trois coups et il accourra aussitôt. Mais on va venir te demander à l'acheter ne le cède à personne qui vive, à moins qu'en échange, il ne consente à te donner un morceau de sa peau.» Le petit gars se hâta de frapper trois coups et aussitôt le lièvre accourut, et quand il fut bien sûr de pouvoir le faire revenir à sa guise, il le laissa se promener dans la forêt. Bientôt, il arriva un seigneur

qui voyant le jeune garçon avec une petite baguette à la main, lui demanda ce qu'il faisait là. «Je garde un lièvre, répondit-il, en sifflant comme pour appeler; mais en même temps il frappait trois coups sans faire mine de rien, et le lièvre accourut. — Vends-moi ton lièvre, dit le Seigneur; je t'en donnerai autant d'argent que tu voudras. — Je ne désire point d'argent, répondit le gars, je ne veux qu'un petit morceau de peau pris dans la peume de votre main.» Le seigneur se récria, mais comme le roi l'avait envoyé pour tâcher d'avoir le lièvre, il finit par consentir, et laissa le gars lui tailler une petite bande de peau avec son couteau. Il prit ensuite le lièvre, et le garçon ramassa la peau dans un coin de son mouchoir auquel il fit un nœud. Quand le seigneur eut le dos tourné, il frappa trois coups, et aussitôt le lièvre accourut, et le soir en rentrant au château il le montra au roi.

* * *

Le lendemain, il retourna à la forêt avec son lièvre, et pour passer le temps, il se mit à ramasser des lucets. Vers midi, il vit venir le carrosse du roi, qui s'arrêta à quelque

distance, et le prince vint seul lui demander à acheter son lièvre. Il s'était déguisé, mais le petit gars le reconnut bien. «Je ne le vendrai, dit-il, ni pour or ni pour argent; mais il est à vous si vous voulez me donner un morceau de votre peau. — Comment! s'écria le roi. — Ah! peu m'importe l'endroit où il sera pris: si vous voulez, ce sera sur vos fesses, cela vous fera moins de mal et on ne s'en apercevra pas.» Le roi finit par consentir, et le gars fit un nœud à son mouchoir et y serra la peau royale, puis il donna le lièvre au prince qui le mit lui-même dans le coffre de sa voiture. Le petit gars, quand vint le soir, frappa trois coups; à ce moment même on ouvrait le coffre de la voiture, et le lièvre se sauva sans qu'on pût l'arrêter; et en rentrant, le petit garçon le ramena avec lui.

* * *

Le lendemain la princesse alla à la forêt et demanda à son tour à acheter le lièvre. «Je ne le vends pas, répondit le petit gars, et vous ne l'aurez ni pour or ni pour argent, mais je vous en ferai cadeau si vous voulez me donner votre pucelage.» La princesse

fut sur le point de se fâcher; mais voyant qu'il n'y avait personne aux environs, elle suivit le petit gars dans un coin de la forêt. Il lui enleva son pucelage et le serra dans son mouchoir à côté de la peau du roi et de celle du seigneur, puis il lui donna le lièvre. Elle le ramassa dans son tablier, mais il n'y resta pas longtemps, car le gars frappa trois coups de baguette et il revint aussitôt. Au soir, il ramena le lièvre au château et réclama la main de la princesse. «Il te reste, dit le roi, à accomplir la seconde partie de l'épreuve, où est ta panerée de vérités? — La voici, dit le garçon en défaisant un des coins de son mouchoir. Ordonnez à ce seigneur d'ouvrir la main — Oui, oui, c'est vrai! s'écria le Seigneur. — J'ai encore un morceau de peau, et il serait facile de voir où il a été pris — Ne dis rien, s'écria le roi. — Voici, continua le gars, une petite peau que j'ai prise à une belle demoiselle que j'ai dépucelée dans la forêt. — Ah! coquin, s'écria la princesse, si j'avais su que tu le dirais — Comment c'était toi, dit le roi — Oui, mon père. — Alors, épouse ce garçon: il est aussi fin qu'un vieux sorcier.» Ils se marièrent et ils firent de belles noces, et moi qui y

étais, on me mit à m'en aller au soir, et c'est tout ce que j'en vis.

Recueilli en Haute-Bretagne en 1879.

Cf. dans les Contes secrets traduits du russe: le Chalumeau merveilleux no. LIV.

XIV

LE DIABLE DUPÉ

UN GROS fermier menait boire ses bœufs, et il était assis sur l'un d'eux. Il rencontra un diable qui lui dit: «Tu as de bien beaux bœufs: que leur as-tu fait pour les rendre si gras et si luisants? — Je les ai fait couper (châtrer) et leur ai donné à manger de la piétinure de chanvre. — Et si on m'en faisait autant, est-ce que je deviendrais comme tes bœufs? — Probablement oui. — Alors traite-moi comme tes bœufs.» Quand l'homme eut châtré le diable, celui-ci lui dit: «Comment t'appelles-tu? — Moi-même, répondit le fermier.» Le diable retourna avec ses compagnons, et comme sa blessure